L'Homme Noir.

IX

En parlant de l'homme noir et de sa race—chose assurément permise et qui doit avoir un réel intérêt pour tous en Louisiane—si l'on dit des vérités utiles au nom d'une morale supérieure et qui doit être commune à tous, ces vérités ne peuvent certainement être perdues pour personne ou repoussées par qui que ce soit, et nulle race ne doit les croire inutiles pour elle-même. Ce qui est bon pour l'une ne peut pas être mauvais pour l'autre, et chacun devrait toujours être fier et s'honorer de servir la vérité ou homme fidèle et sincère.

Mais l'*éducation* de l'homme, en vue de la justice et de l'ordre, comme aussi en vue de sa sociabilité, de son élévation et même de sa conservation, est nulle ou de peu valeur, pour ne pas dire absolument fausse, souverainement dangereuse et mauvaise, lorsqu'elle n'est pas l'initiation sage et juste par l'enseignement nécessaire de ce qui est le *droit* et de ce qui est le *devoir*, ou plutôt de ce qui est le *devoir* et de ce qui sera le *droit*. Car le devoir, croyons-nous, précède le droit, le révèle, le justifie, le consacre et le met au dessus de tout doute, de toute discussion et de toute atteinte ou violation. Mais si la connaissance aussi exacte que possible de ces deux choses ou de ces deux principes n'existe pas pour l'homme quel qu'il soit, cet homme ne se comprendra guère lui-même, ne saura pas marcher convenablement, fera le mal ou le subira dans une complicité coupable. Tout au droit plus agréable et plus séduisant que le devoir, ne voyant même que lui dans la vie, il pourra par sa conduite folle perdre jusqu'à ses titres à la sociabilité. Il vaudrait peut-être mieux pour lui, qu'il soit blanc ou noir, qu'il eût la lourde part de tous les devoirs plutôt que le privilège de tous les droits; car le privilège de tous les droits doit le tuer infailliblement, l'accomplissement de tous les devoirs pénibles et possibles peut et doit même un jour être son salut et sa grandeur.

En d'autres termes fort simples, pour tout homme comme pour toute société ou toute civilisation, il n'y a pas de *droits* sans *devoirs* correspondants, et *l'éducation* qui ne comprend pas et qui n'applique point ce principe moral et social dans la mesure de la raison et du possible, est fausse et vicieuse.

Croyons aussi que le droit sans le devoir n'est plus qu'un privilège.

X

Si nous disons ces choses, très élémentaires pourtant et qu'il est presque oiseux de répéter à notre époque, c'est que tous les hommes de notre civilisation ou vivant dans notre civilisation plus ou moins vraie, sauf peut-être les vieux qui secouent la tête, sont comme dévorés par le besoin de tous les droits, n'en trouvent aucun qui soit mauvais, même s'il fait injure au droit des autres, et tiennent assez peu compte des devoirs personnels que nous avons à remplir. Il leur semble que les pères, laborieux et courageux, hommes de tous les efforts et de tous les devoirs, leur ont laissé l'héritage de tous les droits sans la peine de la conquête et la sagesse de la conservation.

A vrai dire, la plupart de ces droits nous viennent des pères, ayant été mérités ou conquis par le devoir, et les aeux doivent être honorés pour leurs œuvres dans la reconnaissance des fils; mais il serait dangereux d'oublier que le plus beau des héritages peut être facilement gaspillé par l'intempérance ou la folie ou plus déraisonnable des héritiers. Tout droit, bien que naturel et transmissible, peut aisément se perdre, comme aussi se fortifier et s'augmenter par la valeur de l'individu ou de la race. Qu'est-ce que la corruption a fait de la grandeur et de la puissance de la Rome antique?

En tout cas, si nous vivons dans un siècle singulièrement étrange, dans une civilisation effrayante par plus d'un côté, avec une morale de droits qui veut monter dans les cieux bien plus haut que la Tour de Babel elle-même, peut-être pour y voir de quel genre est Dieu, avouons que si le côté le plus moral de l'homme du jour et de la civilisation actuelle n'est pas précisément le devoir ou bien est un devoir étrange, ce ne sont pas non plus les hommes les plus méritants et les plus dignes de tous les droits qui en réclament le moins. Il doit y avoir une raison à cela.

Mais rentrons dans notre sujet, si toutefois nous en sommes sorti.

XI

Le grand malheur de l'homme noir—nous ne pouvons pas dire sa faute entière—après son affranchissement soudain et non préparé, quand il ne savait rien et qu'il était appelé à tout, a été sa première *éducation* d'homme libre et voulant faire usage de cette liberté dans laquelle il voyait tout naturellement le pouvoir, avec un instinct de revanche contre les jours de l'esclavage. S'il n'a pas dit: "à mon tour d'être maître!" il a dû dire: à mon tour d'être égal!"

Mais, à la première heure, répétons-nous, le *Politicien* s'est emparé de lui comme d'une proie ou comme d'un instrument; et si nous ne redisons point que ce politicien, blanc ou noir, fut un caractère de douteuse espèce, c'est que celui de la seconde heure n'a pas été beaucoup meilleur, et que nul ne peut affirmer que celui de demain sera bon. La politique qui se fait avec la corruption, la mauvaise foi, l'égoïsme, l'ignorance, l'irresponsabilité et tous les moyens que ne recommande point la morale de Sinaï, a des conséquences inévitables; et s'il arrive un jour à l'électeur, un souverain prétendu, d'être un citoyen malhonnête et vénal, déshonoré en même temps qu'il déshonore celui qui l'achète et le paie, il ne faut aucunement s'en étonner. Il n'y a, du reste, aucune loi qui vous empêche de vendre votre vote ou votre habit. La morale politique du jour est très large, beaucoup plus commode que l'autre, votre même déterminant l'autre. Car si, hier encore, l'on pouvait honnêtement faire en politique ce qui était malhonnête autrement, aujourd'ui, grâce à un progrès d'une singulière espèce, les mœurs politiques sont aussi les autres mœurs. Est-ce qu'il y deux morales?

Mais l'homme noir, qui a eu le politicien pour premier éducateur ou conducteur, est certainement resté l'esclave moral de ce politicien de l'initiation première; et s'il a lui-même, après une certaine étude de la chose et par sa supériorité intellectuelle sur les autres, conquis ce titre précieux et mérité ce grade, c'est bien plus par l'intérêt personnel qu'il se distingue que par l'intérêt véritable qu'il porte à sa race. Est-ce le fait de sa nature ou l'effet de son éducation?

XII

Mais l'on peut affirmer que, grâce à l'éducation reçue, éducation sans base morale et solide, la morale rigoureuse du devoir et de l'honneur n'est malheureusement guère appréciable dans l'exercice des droits politiques pratiqués par l'homme ou le citoyen noir. Elle fait trop communément défaut. Bien souvent on la cherche en vain. Où donc est-elle? Est-ce au plus sincère, au plus honorable et au meilleur que vont les sympathies, les respects et les suffrages? et si nous ne craignons point d'être accusé de pessimisme et d'exagération, ne dirions-nous pas plutôt que le contraire est vrai?

En plus, qu'on le veuille ou non, mais parceque la solidarité est un principe auquel nul orgueil humain ne peut se soustraire, du moment que l'ignorance et la corruption ont le nombre et le poids, pour ne pas dire la force et le pouvoir, où donc est la race assez supérieure pour ne pas déchoir, pour ne point baisser, pour rester au niveau d'une supériorité qui restera la règle, le but ou l'exemple? Il y aura toujours quelque chose des saturnales dans nos élections politiques, avec des candidats ambitieux servant les électeurs et flattant leurs passions. Est-ce qu'il n'y a pas des heures sans préjugés et sans orgueil, mais où les hommes se rapprochent par leurs vices et se ceoient pour leurs côtés les moins nobles? Il est plus facile de s'égaliser dans le vice que dans la vertu.

Et vous savez bien que ces saturnales politiques et même sociales, qui ne sont pas de trois jours seulement, comme à Rome, se reproduisent à toute heure et se fêtent pour la paroisse, pour la cité, pour l'Etat et pour la république entière. En ce moment, celle de l'Union est commencée, et si l'un des deux candidats parle avec une voix d'argent au timbre superbe et populaire, les partisans de l'autre, habiles financiers et puissants plutocrates, n'ignorent pas que l'or est plus que jamais le dieu devant qui s'abaissent tous les fronts et se civilisent toutes les consciences.

Mais rentrons dans notre sujet, si toutefois nous n'y sommes plus.

Car si les gueux et les misérables n'ont pas d'or, pourquoi n'en désireraient-ils point?

N'est-il pas, comme l'argent lui-même, un produit de la terre?

XIII

Mais l'homme noir, dans lequel il faut courageusement vouloir comme dans tout homme du reste, l'homme raisonnable et moral, c'est-à-dire véritablement libre dans le devoir et dans le droit, n'est pas seulement un individu politique qui est comme tel ou qui veut être quelqu'un et quelque chose dans sa paroisse, dans sa ville, dans son Etat et dans l'Union américaine. Il est encore, comme homme et comme tout homme, un être religieux. La religion est son droit, pour ne pas dire son devoir. Et si nous trouvons tous, ici comme ailleurs, une religion à notre berceau et même plusieurs religions autours de nous, de façon à choisir ou à changer au besoin, rien aux Etats-Unis ne s'oppose à ce que nous en fabriquions une à notre manière; et vous savez bien qu'il y a des fous qui songent à cette gloire, mais qui se croiraient insultés si on mettait leur raison ou leur mission en doute.

Or, que l'homme noir, vaguement et obscurément chrétien au jour de l'esclavage, par imitation plutôt que par conscience, se soit généralement affirmé dans le protestantisme, le baptisme surtout, cela se comprend. Il a cru que la liberté lui venait du Nord et du protestantisme, et il a vu dans le baptisme, moins sévère et moins régulier que le méthodisme, quelque chose qui répondait mieux à sa nature, à ses goûts et à ses besoins d'homme nouvellement affranchi qui veut manifester sa joie. Le baptisme a des chants qui enivrent, la danse de l'exaltation, la vision de Dieu et le baptême en pleine eau, avec immersion complète dans le Mississippi. L'égalité y est plus radicale et plus visible. On s'y appelle frères, on s'y appelle sœurs, et quand on y communie, c'est avec le gâteau qu'on partage et avec la coupe de vin qu'on passe. Car les baptistes, croyons-nous, ne sont pas tectotalistes, et le vin ne leur semble point une malédiction, rouge ou blanc.

Dieu nous garde, en ce sujet, d'une parole et même d'une intention offensante à l'endroit de toute religion morale, de toute secte respectable et de tout culte qui honore Dieu! Et nous répétons que la religion est un droit, pour ne pas dire un devoir. N'est-ce pas elle qui fait l'homme et qui affirme sa supériorité?

Aussi, quand nous constatons que l'homme noir, après son affranchissement, est devenu l'homme du protestantisme, du baptisme surtout, ce n'est point un reproche que nous lui faisons, et nous n'entendons en tirer aucune conclusion, puisque le baptisme est une branche du christianisme.

Si nous avions, comme critique en matière de religion,—et nous ne le sommes par aucun droit—un reproche ou une observation à faire au protestantisme, ce serait peut-être celui d'être plus dans l'Ancien Testament que dans l'Evangile.

XIV

Mais toute religion a ses prêtres, ses interprètes ou ses ministres; et s'il n'en était point ainsi, si ces hommes choisis ou élus n'avaient pas un caractère vraiment religieux et digne, la morale serait en pauvre estime et la doctrine n'aurait pas de longs jours d'autorité et de respect. Car le ministre religieux, qui a des droits sans doute, mais qui n'a point celui de l'ignorance, est avant tout un professeur de morale et le gardien fidèle de la doctrine. C'est même là son véritable caractère, et c'est à ces titres qu'il est tout à la fois l'exemple et le précepte.

Entendons-nous dire par là que l'homme noir, après son affranchissement, par sa faute ou par la faute des autres, peut-être bien avec une responsabilité partagée, n'a pas eu ce prêtre, cet interprète et ce ministre qui pourtant existaient et ne se refusaient pas?

C'est qu'il y a sans doute des improvisations difficiles, peut être même impossibles; et l'homme noir lui même, en improvisant son temple en imitation de celui de l'autre, a compris que son ministre religieux devait être un homme de sa couleur et de sa race, fut-il improvisé, lui aussi, mais déjà connu, mais ayant déjà parlé, mais parlant une langue qui avait la note bien plus pratique que religieuse. Est-ce que la note politique, à une certaine heure, avec une nuance d'antagonisme social, n'a pas tout dominé et trompé tous les esprits? Aujourd'hui encore, si elle est moins violente, est-elle sans influence et sans puissance.

Mais le *Preacher* improvisé, tel qu'on l'a connu et tel qu'on le connaît encore, généralement au politicien des classes obscures, n'avait pas et n'a encore guère à cette heure le véritable caractère du ministre religieux, du professeur de morale, du conseiller qui ne se trompe pas et qui ne trompe pas, de celui qui s'impose au respect de tous par la connaissance de la doctrine, par l'explication du précepte et par l'exemple plus souverain encore.

Nous ne calomnions pas.

Mais il est nécessaire de dire la vérité, pour qu'elle profite.

XV

Certes, la morale et le devoir, sans lesquels, croyons-nous, aucune société n'est possible, s'enseignent et peuvent s'enseigner partout, et leur exemple, dans le plus petit comme dans le plus grand, est un enseignement suprême qui possède un grand pouvoir de conviction; mais s'il est un lieu où la morale et le devoir doivent être enseignés plus que partout ailleurs, mieux qu'ailleurs, avec une plus haute autorité et dans un désintéressement plus complet,—un lieu qui soit comme leur école naturelle, leur maison spéciale d'enseignement, leur demeure consacrée et toujours respectée, où l'on ne puisse pas prononcer une parole qui ne soit pas la parole du devoir et de la morale, c'est assurément le temple religieux, c'est-à-dire la maison commune, la maison de tous, la maison de l'homme, de la femme et de l'enfant assemblés dans une même foi et réunis dans l'égalité des mêmes espérances, où nul n'a le droit de se croire supérieur aux autres, mais où le meilleur est certainement celui qui a le plus de charité.

On l'appelle aussi la maison de Dieu.

Que si le temple est beau, bien orné, splendide, témoignant la foi et la prospérité des fidèles, c'est bien, et il doit même en être ainsi dans une communauté pieuse et riche; mais la modestie du temple et sa simplicité, avec la sincérité et l'honnêteté de ceux qui s'y réunissent, ne lui enlèvent rien de son caractère et de son œuvre, et il doit toujours être, s'il veut conserver son nom, la maison de la morale et du devoir toujours enseignés et honorés. Autrement, avec toute autre doctrine que serait-il? Et si l'on y discourait comme dans un club, sur des sujets de division et de haine, vaudrait-il beaucoup mieux qu'un club, et ne se croirait-on pas autorisé à y entrer le chapeau sur la tête et la pipe à la bouche?

Les dogmes sans doute ont leur place dans le temple et dans son enseignement, et il importe qu'ils soient exposés et expliqués par la bouche de celui qui a la science et l'autorité voulues; mais ces dogmes eux-mêmes, sans lesquels la doctrine n'existerait pas ou serait incertaine et flottante, ne sont pas autre chose que les *principes* de la *morale* et du *devoir*.

Enfin, est il nécessaire de dire que toutes les coutumes et toutes les cérémonies du lieu qu'on appelle saint relèvent ou doivent relever des mêmes principes?

XVI

Comme ce n'est point une critique malveillante des individus que nous entendons faire ici, et comme nous écrivons ces choses plutôt dans l'intérêt des hommes que pour le vain plaisir d'écrire, croyant au mieux du reste, l'aimant et le désirant comme tout homme doit l'aimer et le désirer, nous n'en discuterons donc de longues et amères réflexions sur le *Preacher* actuel du temple de l'homme noir, sur celui qui, en qualité de ministre, doit être avant tout un professeur de morale et l'exemple vivant de la morale qu'il a le devoir d'enseigner. Nous ne dirons même pas qu'il est mauvais, et nous lui reconnaîtrons toute supériorité sur sa congrégation. Il n'est point sans lecture, sans étude, sans une certaine routine. Il possède certains textes, il a une teinte de savoir, et il parle assez facilement. Son influence, du reste, est grande sur les siens, et sa voix est écoutée. Parler au nom de Dieu est toujours un immense privilège, et l'on peut être auguste dans ce rôle.

Mais si la science de la morale, la conscience du devoir et l'admirable et sublime simplicité de l'Evangile facilitent certainement l'œuvre du ministre religieux, cet homme, pourtant, sait-il assez pour enseigner, pour expliquer et pour convaincre en dehors de tout doute; et s'il était l'ignorance ou l'insuffisance, même avec la bonne volonté, le *Preacher* serait-il un homme de beaucoup de bien, un véritable moraliste en action, celui qui peut être appelé un intelligent et fidèle pasteur?

C'est que, dans ses très longs et peut-être trop longs discours bibliques, toujours prononcés avec une emphase et une exagération de voix et de gestes extraordinaires, on entend très peu et trop peu la note absolument nécessaire de la morale indispensable et du devoir impérieux, et quand cet interprète des livres saints veut faire de la théologie, il est communément ridicule.

Mais assez sur ce chapitre.

Car notre sujet n'est pas épuisé, et il nous reste encore à parler de l'*école*, de son maître et de son œuvre, comme aussi et surtout de la *famille*, ce degré supérieur de toute race qui ne veut point finir et qui veut occuper une place honorable dans l'humanité et dans la civilisation.

Et qui nous ferait un crime de dire à notre race, en nous nous les rappelant à nous-mêmes, les devoirs qu'elle a à remplir vis-à-vis d'elle-même et des autres?

J. GENTIL.

Les petits côtés de l'histoire.

Véritable origine de la guillotine.

On croit que le docteur Guillotin est l'inventeur de la guillotine. C'est une erreur. Guillotin n'a fait que perfectionner une machine qui était ignorée en France, mais qui existait bien longtemps avant lui.

Henri VIII, roi d'Angleterre, ayant défendu, en 1430, l'importation des laines travaillées, il s'établit des manufactures de drap dans plusieurs villes, notamment à Halifax. Rien n'était plus commun que de laisser, la nuit, les draps tendus au grand air, et il était facile de les voler. Comme il était nécessaire de protéger cette branche d'industrie dans sa naissance, on rendit une loi qui donnait le droit de vie ou de mort aux magistrats d'Halifax.

Le genre de supplice usité était une espèce de hache qu'on soutenait au moyen d'une poulie, et qu'on arrêtait au haut d'une machine. En tombant avec rapidité, elle décapitait le criminel. La machine est détruite, mais on voit encore, à Halifax, l'échafaud en pierre sur lequel elle était placée.

Sous le règne de Jacques Ier, le comte de Morton, régent d'Ecosse, assistant à une exécution, à Halifax, au moyen de cette machine, en fut si émerveillé qu'il en fit construire une pareille et l'apporta dans son pays.

Ce fut d'ailleurs lui-même qui l'inaugura.

Chronique du chiffon.

On peut facilement confectionner soi-même de jolis tours de cou, les corsages étant toujours à encolures très montantes et très parnies. On ajuste un ruban haut de trois doigts environ à la grosseur du cou. On fronce légèrement autour du ruban d'égale hauteur en laissant devant un intervalle d'une main environ et abaissant les coins en les fronçant aussi de façon qu'ils encadrent le bas du visage. On double d'une dentelle badinée ou d'un plissé ruché ne dépassant pas le ruban.

Cela forme une petite collerette genre Marie Stuart très seyante et qui finit bien une toilette.

On peut ainsi rendre plus habillé un corsage de lainage, une chemisette claire, etc., etc.

C'est un rien élégant et soigné recommandé aux voyageuses.

PETIT POÈME EN PROSE

Fiancés.

A ma grand'mère, affectueusement.

L'abat-jour de soie légère, fanfreluché de dentelle pailletée d'or, tamise comme une délicate et impalpable poussière rose; le petit salon aux meubles anciens chargés de bibelots d'art semble baigner dans une pénombre infiniment douce: et les larges fleurs des tentures, les soies et les velours des chaises et des fauteuils s'apâlissent en des tons fanés de vieux pastels.

Près de la petite table, recouverte d'un tapis de peluche armorié, en pleine lumière, le front rose un peu, et paraissant feuilleter avec une attention très soutenue un volumineux livre de chevalerie précieusement enluminé à la façon des lourds missels à fermoirs d'argent de jadis, tendrement serrés l'un contre l'autre, les fiancés, des enfants encore (ils n'ont peut-être pas quarante ans à eux deux), un sourire aux lèvres se chuchotent.... se chuchotent.... Que se chuchotent-ils donc? Ma foi, ils causent si bas, si bas.... qu'il faudrait être amoureux pour les comprendre!

En sortant tout à l'heure, maman, très grave, ou du moins voulant le paraître, a dit, agitant un doigt menaçant:

"—Je suis obligée de vous laisser seuls, ce soir; j'espère que vous serez sages, grands enfants, sinon.... Et vous, grand'mère, surveillez-les sérieusement.... Vous êtes responsable!"

Responsable! De quoi, Seigneur? Et grand'mère, avec un sourire entendu et guilleret, a hoché par trois fois sa vieille tête altière que nul souci sérieux n'a courbée mais que quatre-vingts hivers ont poudrée à frimas.

Responsable! Ah! bien, oui, elle s'occupe bien de cela! Et les enfants donc! les enfants qui savent très bien quels inépuisables trésors d'indulgence peut céler un cœur d'aïeul..

Par la fenêtre grande ouverte, encens troublant d'un mystérieux encensoir, un peu de printemps monte avec lenteur, envahissant le salon par bouffées parfumées qui font voleter les rideaux de fine mousseline; du printemps montent des parfums et des chansons aussi: parfums venus des splendeurs blanches, roses et mauves, maintenant enténébrées, des parterres fleuris et chansons flûtées par le vent dans la frémissante verdure des marronniers comme givrés de fleurs, chansons si douces, si douces qu'on les entend à peine et que leurs plaintes suaves semblent quelque imprécise musique d'amour chaste.... Des frôlis languides de brise tiède entr'ouvrent les lèvres et pâment les cœurs dans une anesthésiante torpeur.

Les fiancés, inconsciemment grisés, se sont rapprochés encore, se sont enlacés plus étroitement, un baiser furtif est échangé, rompant le calme infini du soir.

Un baiser! Mon Dieu! et *leur* surveillante? Vite ils se retournent.... Mais grand'mère qui a aimé aussi, grand'mère qui sait bien ce que c'est que la jeunesse et s'est enfouie dans un fauteuil loin de la table pour ne rien entendre, depuis un instant a fermé les yeux pour ne rien voir.... et fait semblant de dormir.

Un Monument au Marquis de Morès.

On sait qu'une souscription est ouverte pour élever un monument au marquis de Morès. Un journaliste a été, à ce propos, interviewer M. Marquet de Vasselot, le sculpteur qui imagina de représenter Balzac sous les espèces d'un sphinx, et qui avait offert de modeler un buste de M. de Morès, dont il fut l'ami personnel. M. Marquet de Vasselot lui tint à peu près ce langage:

"—Voyez-vous, l'essentiel est de sentir ce qu'on veut faire. Eh bien! Morès, je vous le jure, je le sens, je le sens bien. Morès était un preux, un véritable fils de saint Louis, et comme lui il est allé mourir sur la terre d'Afrique. Morès avait l'amour de Dieu, l'amour de la patrie, et l'amour des faibles et des opprimés. C'était un homme d'un autre âge, un véritable chevalier, allant à travers le monde, non dans un but de domination, mais dans une interion de bienfaisance et de travail. Morès, représente, avant tout, des idées. C'est donc le devoir de l'artiste de les matérialiser, avant tout. D'ailleurs, Balzac ne l'a-t-il pas dit: les faits ne sont rien, ils n'existent pas, il ne subsiste de nous que des idées?....

—Ce que je voudrais faire ressortir en Morès, c'est sa foi en Dieu et en la patrie, c'est sa charité pour les exploités, c'est aussi l'alliance du gentilhomme et de l'ouvrier. Et je voudrais, en même temps, le montrer comme un nouveau Dupleix, qui n'a pas eu le temps de terminer son œuvre, mais qui en a puissamment exprimé la pensée...."

Tant d'*idées* dans un morceau de plâtre ou de marbre? La sculpture de M. Marquet de Vasselot est pareille à la langue turque, qui dit beaucoup de choses en peu de mots".

Les poteaux télégraphiques en papier.

La plupart de nos lecteurs ignorent sans doute qu'il est possible de fabriquer des poteaux télégraphiques en papier. Pour donner à la pâte la consistance nécessaire, on ajoute du borax, du sel et autres substances, et la presse hydraulique lui donne la forme de cylindre creux.

Il paraît même que ces poteaux en papier sont de beaucoup préférables aux poteaux en bois, non seulement parce qu'ils sont infiniment plus légers, mais encore parce que leur résistance aux influences atmosphériques est bien plus considérable.

LES BERCEAUX VIDES.

Très-amoureusement, les mères
Berçent les berceaux éphémères,
Croyant qu'ils dureront toujours;
Qu'elles dépenseront leur vie,
Berçant, berçant, l'âme ravie,
Ces lits beaux comme des amours!

Et les enfants, frêles et roses,
Ignorants des matins moroses,
S'endorment la main dans leur main,
Sans songer que rien ne demeure,
Et que leurs doux berceaux d'une heure
Ne les berceront plus demain!

Tendres arbustes sans écorce,
Oiseaux sans ailes et sans force,
Leur rêve ne va pas plus loin
Que les rideaux blancs du nid tiède.
Et si la vie est triste ou laide,
Ces anges ne le savent point!

Oh! pourquoi sur les destinées
Le temps verse-t-il les années?
Oh! la dure loi que la loi
Des nids éclos sur cette terre,
Poussant l'homme épris du mystère
Loin de son berceau trop étroit!

Pourquoi les plumes viennent-elles
Finir un jour les ritournelles
Que les mères chantent le soir?
Pourquoi les enfants que nous sommes
Devient-ils un jour des hommes,
Des hommes pleins d'un fol espoir!

Hélas! forts de notre confiance,
Gonflés d'orgueil ou de science,
D'ambition ou de vanité,
Loin des cavesses de nos mères
Nous volons tout droit aux chimères,
Oublieux du nid déserté!

Nous volons aux routes ardues,
Vers les mirages, mains tendues;
Dans nos yeux comme des charbons
Brûle la flamme de l'envie,
Et pour voir de trop près la vie,
Nouveaux Icares, nous tombons!

Oui! l'homme un jour courbe la tête,
Le cœur incertain, l'âme inquiète,
Et, douloureux, vaincu, forçat
De la désespérance humaine,
Un cher souvenir le ramène
Aux chansons dont on le berça.....

Tandis que, quelque part, vieillie,
La mère, qui jamais n'oublie,
Avec des regrets superflus,
Penche son front chargé de rides
Sur la douleur des berceaux vides
Où les enfants ne dorment plus!

Marie-Antoinette à Trianon.

Une des plus curieuses et délicates visions du dernier siècle est bien sûrement celle où la Reine que guettait un tragique destin donnait, avec le raffinement inné de sa suprême élégance, l'exemple du retour à la nature et à l'agreste simplicité.

Marie-Antoinette parut, et Trianon, l'inimitable Trianon, éclipsant toutes les merveilles de son éblouissante originalité, sortit du sein des fleurs; œuvre progressive de la collaboration d'un jardinier grand seigneur, le duc de Caraman, de l'architecte des verdures et du peintre des ruines spirituelles, Mique et Hubert Robert. A chacun de leur pas, naissent les créations charmantes, les heureuses inspirations. Ici, leur savante fantaisie place un pont rustique aux arceaux sveltes et flexibles comme des lianes recourbées; là-bas, un belvédère ancien mirant dans l'eau ses clochetons empanachés de clématite et de jasmin; plus loin un moulin au joyeux tic-tac; une île flottante, sorte de terrasse fleurie oscillant au remous comme une barque et balançant sur l'eau ses odorants ombrages; un temple à l'Amour, d'heureux et charmant augure; une laiterie de marbre blanc....

Pour se conformer à ce cadre éclatant où les fleurs et les oiseaux exotiques développent la gamme des couleurs inconnues, Marie-Antoinette cherche dans une garde-robe, dont les échantillons encore brillants dans leur beauté fanée sont conservés aux Archives, les gazes et les soies capables de lutter avec le chatoiement des ailes du colibri et ce bariolage des corolles indiennes. Par une innocente coquetterie, dans ce domaine de fée, elle voulait être et était vêtue comme une fée. Mais cette fée était bienfaisante, et les pauvres bénissaient son nom à dix lieues à la ronde....

C'est une pensée de sage économie, presque de sacrifice, qui lui fait adopter avec prédilection, à partir de 1781, ce séjour de Trianon, dont cependant les prétendus excès de dépense et le luxe calomnié devaient être un des griefs favoris d'une opposition qui, manquant de cause, descendait aux prétextes et faisait des preuves de ses soupçons et des raisons de ses injures...

La Reine séjournait quelquefois un mois de suite au petit Trianon et y avait établi les usages de la vie de château. Elle entrait dans son salon sans que les dames quittassent les métiers ou le piano-forte et les hommes n'interrompaient devant elle ni leur partie de billard ni leur partie de trictrac. Le palais, petit comme une maison, choisissait ses invités, et ménageait son étroite hospitalité. Mme Elizabeth y accompagnait la Reine; mais les dames du palais même de service, n'y étaient point établies. Ce toit jaloux réservait exclusivement son abri à la famille. Un cercle de convives, renouvelé chaque jour, s'asseyait autour de la table du dîner. Le roi et les princes venaient régulièrement souper. Une robe de percale blanche, un fichu de gaze, un chapeau de paille composaient pour les femmes le commode et modeste costume du séjour. On allait en compagnie, sans craindre de le souiller, courir sur les pelouses, boire du lait à la laiterie, manger des œufs frais à la ferme, pêcher dans le lac; et souvent, assises à l'ombre des feuillages entrelacés, les femmes se reposaient de la broderie ou du filet en épuisant une simple quenouille rustique, tandis que les hommes se promenaient en causant ou lisaient à l'écart.

Un mariage au phonographe.

Dernièrement, à Christchurch, dans la Nouvelle-Zélande, un jeune couple d'imagination évidemment ingénieuse s'est marié par l'intermédiaire d'un phonographe.

Les deux fiancés, habitant assez loin l'un de l'autre, avaient confié leurs réponses et les formules habituelles à l'appareil en question, qui fut ensuite envoyé au ministre protestant de Christchurch, lequel procéda immédiatement au mariage en présence des invités.

Seule les mariés manquaient à la cérémonie.

Ils arrivèrent cependant à la fin pour recevoir la bénédiction du pasteur, se passer les anneaux, et enfin reprendre le phonographe, qu'ils se proposent de mettre dans leur salon, à la place d'honneur.

Le Champ de bataille de Wœrth.

Un nouveau monument s'élèvera prochainement à gauche de la route qui conduit à Froeschwiller. C'est le régiment de fusiliers westphaliens No 37 qui le fait ériger. Ce régiment a laissé sur le champ de bataille 25 officiers et 713 hommes.

On annonce, en outre, que le 95e d'infanterie fera également ériger un monument qui sera inauguré le 22 octobre en souvenir des hommes qu'il a perdus à la bataille de Wœrth. Le prince héritier de Saxe-Weimar, beau frère de l'Empereur, a promis d'assister à l'inauguration. Ce prince a pris part à la bataille de Wœrth en qualité de sous-lieutenant à la suite.

CUISINE POUR TOUS.

Sauce mayonnaise.—C'est rare qu'il se passe une semaine sans qu'on entende formuler des récriminations contre la mayonnaise, cela tient simplement au préjugé qui consiste à se mettre dans un endroit frais pour la monter. Ayez l'huile, les œufs et le vinaigre dégourdis, c'est-à-dire à 15 degrés environ, et vous ne pourrez retomber la sauce.

FORMULE.—2 jaunes d'œufs, 500 grammes d'huile d'olives, une cuillerée à café de moutarde, 5 grammes de sel, un demi-jus de citron et autant de vinaigre blanc.

OPÉRATION.—Réunir dans le saladier les deux jaunes et la moutarde; couler l'huile en un filet continu de la main gauche, tandis que la droite tourne, dans n'importe quel sens, un petit fouet, le quart de l'huile étant incorporée, on sale et on ajoute une cuillerée à café de citron ou de vinaigre; on mélange et on continue d'incorporer l'huile sans arrêt; ajouter le jus de citron, goûter et assaisonner si ce n'est pas suffisant. Garnir une saucière que l'on tient à une chaleur tempérée, 15 degrés. La sauce tient aussi bien une heure qu'une journée entière. Le froid congèle l'huile, et désagrège l'émulsion opérée. Voilà le secret, qu'on se le dise! La langouste est coupée par le milieu d'un bout à l'autre, puis par le travers, ce qui donne des tranches régulières, elle est remise en place sur un plat ovale garni d'une serviette, on l'entoure de persil en branches.

Bœuf à la mode.—1 kilo et demi de culotte, un pied de veau, 300 gr. de carottes nouvelles, 150 gr. d'oignons nouveaux, 1 bouquet garni, 1 litre de bon bouillon, 1 bouteille de vin blanc sec, 1 décilitre de cognac, 1 gousse d'ail, un peu de lard gras, sel et poivre.

OPÉRATION.—Larder le bœuf, le faire revenir dans une casserole un peu épaisse; égoutter la graisse, arroser avec le cognac et mettre le feu. Mouiller avec le vin blanc et le bouillon, assaisonner et laisser cuire deux heures à petit feu, couper le pied de veau en deux, le mettre au feu couvert d'eau froide et faire bouillir, le rafraîchir et le diviser en 10 ou 12 morceaux. Ratisser les carottes, les couvrir d'eau froide et faire bouillir, les égoutter et les sauter dans une poêle avec un peu de beurre, couvrir quelques minutes, ajouter les oignons et bien dorer le tout. Passer le jus du bœuf dans une autre casserole, y mettre les morceaux de pied, les légumes et le bœuf, laisser cuire encore 2 heures à feu très doux, dégraisser et servir sur un plat rond creux.

Petits pois au sucre.—1 litre de petits pois fins, 1 laitue, 3 ou 4 petits oignons, 10 grammes de sucre, autant de sel, 100 grammes de beurre fin, 1 verre de cuisine d'eau filtrée.

OPÉRATION.—Ciseler la laitue et monder les oignons, les réunir dans une casserole émaillée et non craquelée avec l'eau, le sucre et le sel. Faire bouillir sur un feu vif et à découvert de 15 à 20 minutes. Les pois doivent être presque secs au moment de servir, on divise le beurre en cinq morceaux et on l'incorpore aux pois en tournant la casserole à la force du poignet.

Timbale aux fraises.—Avec des biscuits à la cuiller on fait un fond de moule à charlotte en les collant avec un peu de sucre-semoule fondu sur une plaque de tôle, on égalise d'autres biscuits taillés d'un bout pour les avoir tous d'égale hauteur, puis on trempe le côté taillé et un côté long dans le sucre et on les pose sur le fond un à côté de l'autre en les serrant un peu. Tout l'intérieur étant tapissé on démoule et on construit la timbale. Il faut la poser de suite sur le plat rond dans lequel elle sera servie, une fois garnie elle est difficile à manier.

LA GARNITURE.—200 grammes de fraises des bois passées au tamis de crin, un demi-litre de crème fraîche et un peu épaissee bien montée avec 120 grammes de sucre-semoule. Mélanger bien délicatement et peu à peu la purée de fraises à la crème chantilly. La dresser en dôme dans la timbale, orner de belles fraises à l'écarlate ou ananas et servir frais.

---

du château à qui on n'avait pu cacher sa présence.

Elle voulait, avant de se montrer dans le pays, avoir reçu la réponse de son père et connaître sa décision.

A la fin du troisième jour, cette réponse n'était pas encore arrivée.

Ce même soir, seule avec Annette dans un des salons du château où elles étaient venues s'asseoir après dîner, Aline commentait le silence de Célestin Leclerc.

—S'il ne me répond pas, disait-elle, c'est qu'il s'entête dans sa résolution et ne renonce pas à me faire obéir.

—C'est à craindre, en effet, répondait Annette.

—Pour qu'il reste sourd à mes prières et veuille me contraindre à épouser un homme que je hais, il faut qu'il ait cessé de m'aimer.

—Cessé de t'aimer, c'est beaucoup dire. Mais il t'aime moins qu'autrefois, assurément; sa conduite le prouve.

—Mistress Killarney m'a pris son cœur.

Des pleurs mouillaient les yeux [illegible] y voler[illegible] malheur à ceux qui [illegible] au moment [illegible] aurait arraché des armes [illegible] enfant. Vous parlez de [illegible]. D'où vient-il? En quoi [illegible] e-t-il?

[illegible] père veut la séparer de [illegible] et l'obliger à épouser un hom[illegible] elle abhore.

[illegible] abhorre, elle ne l'é[illegible] pas; et si elle vous aime, [illegible] qu'elle épousera. Dé-

moi.

Leur conversation qui commençait fut interrompue par l'entrée de Botrel.

—Venez-vous passer la soirée avec nous, sergent? interrogea-t-elle.

Le vieillard répondit négativement.

Ce qui l'attirait, c'était la nécessité où il se trouvait de parler à Annette.

Sur un signe qu'il fit, celle-ci comprit et alla vers lui.

Il était très ému.

—Je viens vous chercher, mademoiselle Annette. Il faut me suivre jusqu'à ma maison.

Si bizarre que fût cette invitation, alors que s'avançait la nuit, Annette devina qu'elle ne pouvait s'y soustraire.

—Je vais avec vous, dit-elle simplement.

—Tu sors? s'écria Aline.

—Pour quelques instants seulement, reprit Botrel. Mais vous pouvez venir vous aussi, mademoiselle; vous ferez même bien de venir, ajouta-t-il en souriant.

Les deux femmes, intriguées par ses airs de mystère, le suivirent.

Tous trois, à la clarté expirante [illegible] descendirent à travers le [illegible] rivière aux bords de [illegible]

On lui répondit que la maison souffrante et ne pouvait [illegible] voir, ni lui ni personne. [illegible] est à Re[illegible]

Il avait prévu cette réponse, demanda alors M. Leclerc. [illegible] Aline.

Il s'attendait encore à un r[illegible]

Mais, à sa grande surprise, qu'il eut été annoncé, il fut immédiatement conduit dans le cabinet du notaire.

sa parole.... M. Leclerc, non seulement refuse de la tenir, mais encore il a chassé M. Geor